

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 145 (2000)
Heft: 8

Artikel: Qu'est-ce qu'une guerre de religion?
Autor: Bangerter, Olivier
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-346039>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Qu'est-ce qu'une guerre de religion?

Lors d'un travail sur la deuxième guerre de Kappel, je me suis heurté à une question simple en apparence: ce conflit est-il une guerre de religion? En théorie, rien de plus facile que de déterminer ce genre de choses, il suffit de trouver une définition acceptée par la communauté scientifique et de comparer les événements de la guerre de Kappel à cette définition. Mais il n'existe, à ma connaissance, aucune définition universellement acceptée...

■ Olivier Bangerter

On¹ utilise souvent le concept de «guerre de religion» ou de «guerre sainte» à tort et à travers, dès qu'il y a un élément religieux dans une guerre. Ce concept est pourtant délicat à utiliser, car il a été très souvent utilisé pour attaquer une religion ou les religions en général sur leurs prétendus méfaits. On l'a aussi utilisé pour montrer que telle religion a les mains propres, au contraire de telle autre. Contre-apologétique et apologétique caractérisent l'emploi de ce concept². Pour preuve, on peut alléguer le fait qu'il n'existe

aucune définition reconnue dans la littérature historique.

Pourtant, ce ne sont pas les livres écrits sur le sujet qui manquent; une simple recherche sur le réseau romand des bibliothèques universitaires m'a donné 137 entrées. Ce chiffre est un piège car, en français, l'expression «Guerres de religion» (au pluriel) désigne les divers conflits en France qui se terminent avec l'Edit de Nantes (1598). De pensée systématique ou de réflexion sur la définition, point de trace³. Je n'ai pas tenté l'exercice avec d'autres bibliothèques et d'autres langues, mais le fait demeure:

on utilise le concept de «guerre de religion» de manière empirique, sans le définir parce que d'autres ont déjà agi ainsi avant. Dans le cas des «Guerres de religion» françaises, on sait au moins de quoi on parle. Dans le cas plus général de guerres livrées à cause de la religion, beaucoup trop d'occurrences de cette expression ne se basent sur aucune définition.

Deux écueils à éviter

La prétention du présent article n'est pas de donner la solution (fût-elle provisoire) à ce qui est un problème complexe. Il s'agit plutôt de proposer une

¹Les médias font vendre plus en écrivant «l'ayatollah Khomeiny prépare une guerre de religion» qu'en annonçant une tension entre l'Irak et l'Iran. Ils ne sont cependant pas les seuls et beaucoup parlent sans trop savoir de quoi il s'agit (Colpe, p 44-46 passim).

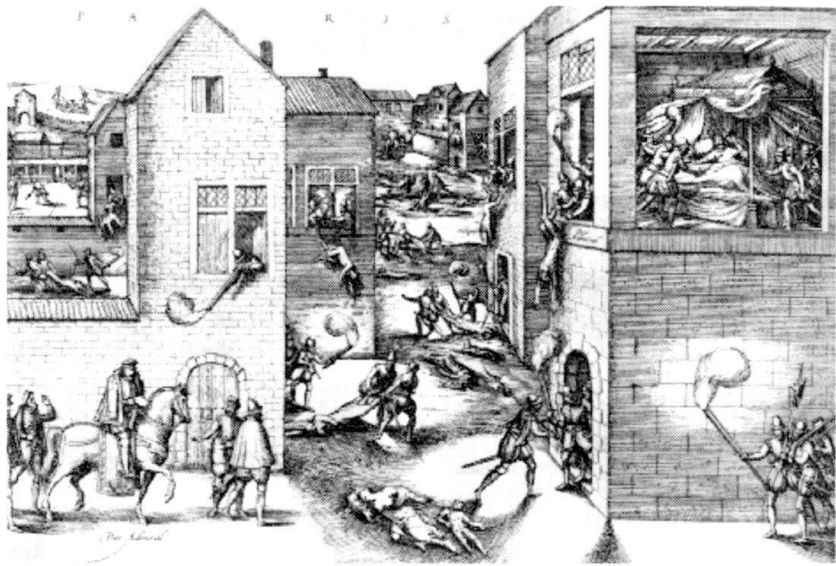
²Un exemple: on entend souvent dire que le bouddhisme est supérieur aux autres religions parce qu'il n'a pas causé de guerres de religion. Et pourtant, même lui... Lire Schmithausen, Lambert, «Buddhismus und Glaubenskriege» in Glaubenskriege in Vergangenheit und Gegenwart, en particulier, p 88.

³Paul Veyne incarne une heureuse exception, lui qui remet en cause certaines simplifications des historiens: «Seuls les théologiens, soucieux des intérêts de la théologie, et les polémistes et partisans, plus soucieux de réduire l'adversaire théologique à quia que de décrire la réalité des choses, semblent réduire la guerre à une guerre de religion; quant aux combattants eux-mêmes, il leur était inutile, pour se battre, de s'avouer les vraies raisons qu'ils avaient de le faire. Il leur suffisait de les avoir, cependant, comme la règle du jeu est de ne pas se battre sans drapeau, ils ont laissé leurs théologiens leur fournir comme drapeau celle de leurs raisons qui les divisait le moins ou bien celle à laquelle le siècle pieux qui était le leur (le XVI^e) était prête à reconnaître la dignité de drapeau. Il arrive ainsi qu'un groupe de «meneurs» donne le signal de la guerre à une foule qui a ses propres raisons de se battre et qu'il conserve l'éponymie de la guerre: notre tendance à juger de tout d'après les intitulés officiels fera que nous expliquerons les raisons de la majorité qui se bat d'après celles de la minorité qui s'exprime (Paul Veyne, Comment on écrit l'histoire, Seuil, Paris, 1996 (1971), p 252).

définition comme hypothèse de travail et base de discussion. Pour cela, les réactions éclairées des lecteurs seront précieuses. Une base commune devrait permettre d'élaborer un outil historique pour évaluer les «guerres de religion» sans être soumis à l'arbitraire de tel auteur ou de telle mode.

Deux écueils se dressent sur la route: d'abord, on peut prendre une définition trop large et affirmer qu'est guerre de religion toute guerre où apparaît un élément religieux. Une telle définition se révèle vite inutilisable, car toutes les guerres de l'humanité ont eu une dimension religieuse. La guerre englobe l'ensemble de la culture du pays ou de la population qui la fait. La présence de la religion dans une guerre est inévitable, tout comme celle de l'économie, de la politique, même de la langue et des structures de pensée, car tous ces domaines font partie de la culture⁴!

La religion est l'un des plus propres à motiver les troupes car, plus que d'autres, elle donne un sentiment d'appartenance («notre religion»). De plus, elle permet de tracer des frontières claires ou même de diaboliser l'ennemi («Vous luttez pour le Bien contre le Mal»)⁵. Ces caractéristiques la rendent



Massacre de la Saint-Barthélémy. (Gravure allemande anonyme du XVI^e siècle).

facile à instrumentaliser et donc d'autant plus utile pour motiver les troupes, d'où sa présence très régulière dans la rhétorique. Mais la seule présence d'éléments religieux ne fait pas d'un conflit une guerre de religion. Ils sont le plus souvent le signe d'une guerre où la religion est utilisée comme drapeau, au service d'autres buts. A cet égard, la Bible recèle des trésors de nuances. J'en veux pour preuve l'épisode archiconnu de Caïn et Abel: Dieu accorde sa faveur au second et avertit le premier de ne pas céder à la colère, puis au péché. Le meurtre a la jalousie pour cause, pas un dissentiment religieux, puisque c'est à Caïn que

Dieu parle. Bien que l'élément déclencheur du meurtre soit en rapport avec Dieu, à aucun moment la Bible n'en fait un conflit de nature religieuse (Genèse 4,1-16).

Sans définition adéquate, on court le risque de faire de toute guerre une guerre de religion, ce qui nous amènerait à ne rien dire. Pour améliorer la compréhension, il faut limiter le champ d'application de l'expression.

Le second écueil est inverse: trop limiter ce champ d'application ou donner une définition si précise qu'elle devienne un idéal-type. De telles constructions sont fort jolies mais ris-

⁴Bien qu'utile, la distinction culture/religion est délicate. Certaines religions sont limitées à une culture et à un pays. Les approcher avec un concept provenant des Lumières est problématique. De plus, la religion est souvent un élément purement culturel avec peu de rapports avec la vie des gens: l'Occident «chrétien» le prouve. Dans le présent article, on n'établira pas de distinction entre religion officielle et religion vécue. Plus l'écart entre les deux sera grand, moins on aura de possibilité de guerre de religion, sous réserve d'une guerre de religion laïque (voir notes 5 et 8).

⁵Dans un cadre «laïc», la «Défense de la Civilisation» joue sur les mêmes points. La propagande nazie, pendant la Seconde Guerre mondiale, ou américaine, pendant la guerre du Golfe, en fournit de bons exemples, ainsi que la déclaration sur le Kosovo des chefs d'Etat et de Gouvernement du Conseil de l'Atlantique (23-24 avril 1999).

quent de nous faire passer à côté de la réalité⁶. Le nombre de conflits décrits comme des guerres de religion est tel qu'il serait par hypothèse dangereux de trop limiter le champ d'investigation. On risque par exemple de n'aboutir à une définition qui ne rend compte que d'une religion (d'habitude le christianisme ou l'islam).

Cet article ne donne aucune preuve de l'existence de guerres de religion, tout au plus une définition qui permet de donner cette étiquette à un certain nombre de conflits. On pourrait m'objecter que la méthodologie est fautive, mais il faudrait alors le reprocher encore plus à tous ceux qui ont utilisé ce concept... Plutôt que de nous enliser dans de tels débats, il nous faut reconnaître que

- intuitivement, la plupart d'entre nous utilisons un tel concept et estimons qu'il rend compte d'une réalité,
- cela rend une définition nécessaire, ne serait-ce que comme *common ground*.

Son but est de montrer qu'il est possible de différencier des conflits où la religion joue un rôle. La résurgence prédite par certains⁷ des guerres de religion n'est pas aussi inéluctable et menaçante qu'on l'a dit: la peur est souvent basée sur l'ab-



La basilique Saint-Sauveur in Chera, le plus ancien sanctuaire byzantin de Constantinople (Istanbul), devenu mosquée... (photo: H.W.)

sence d'outils de compréhension. On ne peut maîtriser ce que l'on ne comprend pas et l'impossibilité d'influencer des événements a de quoi faire peur.

Essai de définition

A bien des égards, cette définition est intuitive. Elle ne proposera pas de définition théorique de la religion mais sera pragmatique en acceptant ce qui est défini comme tel par les acteurs (expressément ou par leur langage pour des idéologies laïques⁸). Son but est d'être simple et utilisable, pas

d'être truffée de concepts abstraits qui la rendent invérifiable.

A mon sens, «**une guerre de religion est un conflit armé dont la cause principale est la religion**». C'est ainsi que l'on peut résumer ses caractéristiques. La notion de cause principale permet d'éviter les deux écueils cités précédemment. La formulation appelle trois remarques.

1. Conflit armé.— Nous parlons d'un conflit qui n'est ni spirituel (prier contre le Mal), ni culturel (propagande). Dès qu'on utilise des armes matérielles, on peut se trouver en face d'une guerre de religion, mais pas avant! Bien qu'il soit cynique de l'exprimer ainsi, une guerre de religion commence avec les premières pertes. Nous parlons d'un conflit armé, mais pas forcément d'une guerre déclarée. Par hypothèse, et non sans quelques exemples, une guerre de religion ne peut être limitée à des conflits entre Etats, à plus forte raison entre Etats-nations. Elle peut ressortir d'une dynamique politique étatique, mais cela est loin d'être toujours vrai. Les manifestations militaires d'une guerre de religion peuvent prendre des formes très diverses: terrorisme, razzias, guérilla, guerre civile, guerre conventionnelle. Ce n'est pas la forme de la guerre,

⁶L'idéal-type est la reconstruction de ce que l'historien considère comme l'essence d'un élément historique. Son défaut est que cette essence n'a jamais existé. Le cas d'école est celui des cités grecques où réalité et idéaux-types n'ont guère coïncidé.

⁷Huntington, *Le choc des civilisations*, Odile Jacob, Paris, 1997 (anglais 1996), p. 281 et p. 296 par exemple. Je ne partage pas la majorité des opinions de cet auteur américain. Son livre renseigne beaucoup sur la vision du monde par les Etats-Unis et moins sur le monde.

⁸Une guerre de religion laïque ne me semble pas impossible, surtout quand elle récupère un vocabulaire religieux.

mais sa «qualité» qui est décisive.

2. Cause principale.— Les guerres n'ont jamais une seule cause et tous les acteurs d'un même conflit n'ont pas les mêmes buts. Cela rend impossible l'identification d'une seule cause, même d'origine religieuse. Pour qu'on puisse parler de guerre de religion, il faut donc que la cause la plus importante soit de nature religieuse, pas qu'elle soit la seule. Attention à bien discerner la vraie cause ! Il arrive qu'un groupe humain adopte une religion dans le but de se démarquer d'un autre groupe, par exemple

l'Égypte byzantine qui se distingue de la métropole en adoptant le monophysisme. Dans un tel cas, un conflit entre ces deux groupes aurait pour cause principale un antagonisme préexistant au problème religieux⁹.

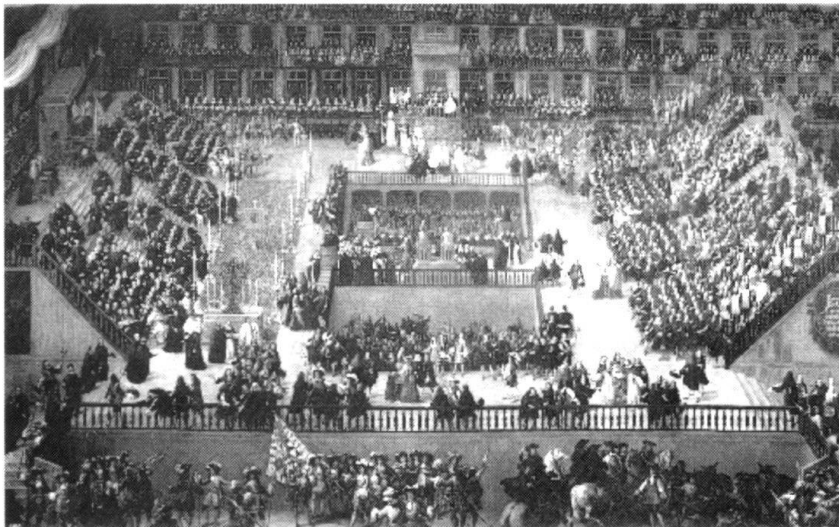
3. Religion.— Religion différente ou théologie différente dans le cadre d'une même religion. Cela suppose qu'il n'y ait pas d'alliance entre partis de force égale mais de religion différente. Il est en effet difficile de lutter contre le Mal en lui étant allié... Par hypothèse, on peut accepter l'existence d'un allié mineur de religion diffé-

rente, allié dont on estime qu'il ne compte pas vraiment.

Application de la définition

Aux éléments formels qui précèdent, il faut adjoindre des critères de mesure, afin que notre définition soit utilisable. L'application de ces critères est du domaine de l'interprétation, mais leur nombre doit permettre de limiter cette dernière au minimum.

Pour vérifier la définition que nous en avons donnée, une guerre de religion doit présenter des faits mesurables. Avant d'examiner les critères que nous proposons ici, une remarque s'impose : leur utilisation est question de degré. Une guerre peut présenter des caractéristiques de guerre de religion sans, pour autant, en être une. La présence simultanée de faits répondant à l'ensemble des critères est nécessaire. Cette précision acceptée, force est de constater qu'un conflit peut être une guerre de religion pour une seule des parties engagées¹⁰. On peut utiliser trois critères pour mesurer dans les faits l'importance de la religion dans un conflit.



Autodafé célébré en 1680. Peinture de Francisco Rizi (1614-1685). (Musée du Prado, Madrid).

⁹Malgré l'historiographie, il serait illusoire de faire de la guerre de Kappel une guerre de religion. En effet, le refus de la Réforme par les V Cantons a beaucoup à faire avec son origine zurichoise. La lutte pour l'hégémonie en Suisse orientale s'est transposée sur le terrain des idées. Pour plus de détails, consulter mon article dans le volume 9 de la collection *Militär-geschichte zum Anfassen* (édité par l'École militaire supérieure).

¹⁰Comme l'est, par certains aspects, la guerre des Afghans contre les Russes. On l'a appelée *jihad* . On a estimé qu'elle servait à défendre l' *umma* (communauté de l'islam) contre l'agression des Russes impies et de nombreux volontaires islamiques sont venus aider les *moudjahidin* contre les « Russes impies ». De plus, une certaine unité interethnique s'est faite autour de cette lutte. Quant à *Ussama Ben Laden* , sa position ne fait aucun doute. Mais pour les Soviétiques, l'aspect religieux dans cette guerre était inexistant. Sur le mot *jihad* , lire Colpe, p 59-62 et l'article de Noth.

1. La guerre est comprise par ses acteurs comme une guerre de religion et la propagande en rend compte.—

C'est une condition sine qua non. Si les acteurs eux-mêmes n'ont pas l'impression de se battre pour «notre religion», il est évident qu'il n'y a pas de guerre de religion. On s'attachera en particulier à déterminer l'attitude des autorités religieuses; après un certain temps, elles doivent à tout le moins approuver et encourager la guerre. Il se peut que la guerre se fasse à l'initiative d'un autre acteur, mais pas sans elles¹¹. Ces autorités doivent être élevées dans la hiérarchie ou bénéficier d'un certain consensus: un ou deux papes derrière Slobodan Milosevic, pendant un discours électoral, ne font pas de son action une guerre de religion.

On peut vérifier assez rapidement l'idée que les belligérants se font d'un conflit. La propagande est un outil précieux, pour autant qu'on puisse la comparer avec ce que disent et écrivent les combattants. Ils doivent penser que la guerre suit la volonté de Dieu ou, en tout cas, sert à leur religion.

Ce premier critère est, en principe, assez vite rempli; son absence exclut l'appellation de guerre de religion.

2. Effets sur les populations conquises et les prisonniers.—

Dans un conflit touchant à la

religion, donc à l'identité d'un groupe, on s'attend à des effets très importants sur ceux qui ont eu la malchance de tomber entre les mains de leurs adversaires. La dimension identitaire du conflit incite à des mesures où la pitié ne trouve pas sa part: «Après tout, ils sont du côté du **Mal**, dommage.» Ces effets peuvent être de plusieurs sortes mais sont tous l'expression du même but: manifester la supériorité de la religion du parti vainqueur de la bataille ou de la guerre. Par ordre de gradation, on s'attend à

■ des persécutions ou de graves discriminations à l'encontre des adhérents de la religion des vaincus. On peut tolérer qu'ils vivent sous la domination de «notre religion», pour autant qu'ils soient soumis et considérés comme des sous-hommes¹² ou des citoyens de seconde classe. Cela doit démontrer à l'envi que le chemin qu'ils ont choisi n'est pas le bon. Cette étape peut être accompagnée d'exodes massifs de la part des vaincus et d'un certain nombre de «bavures» destinées à les y encourager.

■ des conversions forcées, avec toutes les formes de pressions que Louis XIV a utilisées avec les dragonnades. Plutôt que d'une purification ethnique, il s'agit d'une purification théologique. Elles peuvent effectivement faire disparaître les manifestations extérieures d'une religion mais la font rarement disparaître en tant que

telle: l'Espagne du XVI^e siècle a persécuté des crypto-juifs (ou musulmans) malgré les «conversions» de la fin du XV^e.

■ des massacres et des mutilations. Il ne s'agit plus de moyens remplissant un but de guerre mais de mesures destinées à anéantir l'ennemi: en le supprimant on élimine le Mal. De telles horreurs sont souvent commises sur des prisonniers, par des exécutions sommaires.

3. Effets sur les lieux de cultes et symboles adverses.—

Ils tendent à perturber, à empêcher l'expression publique de la religion du vaincu, ou à en manifester l'infériorité. A nouveau, on désire montrer la supériorité de «notre religion» et l'infériorité de «leur erreur».

■ **destruction** pure et simple (ou destruction du contenu). Il s'agit d'interdire aux vaincus l'usage de leurs centres de vie religieuse, afin de perturber cette dernière et de les humilier. Dans le cas de symboles (comme chez nous les croix sur les montagnes), on montre que l'extension territoriale d'une religion est terminée: elle n'occupe plus le terrain.

■ **détournement** à d'autres usages, souvent dégradants, l'écurie étant l'un des plus courants. Cette mesure vise un but analogue à la première, avec une petite pointe de sadisme en plus.

¹¹ Le rôle de Bartolomé de las Casas, évêque du Chiapas, indique que la Conquête espagnole en Amérique n'est pas une guerre de religion; la religion y a été utilisée comme prétexte, pas comme cause. Sa Destruction des Indes est explicite.

¹² Par l'esclavage par exemple, comme cela se passe dans la guerre civile au Soudan, causée par l'islamisation forcée du pays par les autorités de Khartoum.

■ **récupération**, reconsécration ou transformation en lieu de culte pour le vainqueur. L'archéologie de bâtiments religieux révèle de nombreux cas de tels changements. Ainsi le Temple juif de Jérusalem a-t-il été utilisé pour bâtir un temple païen, remplacé, sauf erreur de ma part, par une église byzantine, puis par une mosquée (utilisée comme cathédrale par les Croisés). Il ne reste d'original que le Mur occidental, dit Mur des Lamentations.

Dans le cas de conflits entre factions d'un même courant religieux, les symboles peuvent être un objectif de guerre: on se bat pour récupérer telle relique ou tel lieu actuellement en main des autres. Si tel est la structure du conflit, les effets sur les populations sont bien moindres, car elles sont quand même du « bon côté ».

Aucun de ces critères n'est à lui seul suffisant pour faire d'un conflit une guerre de religion. C'est la **conformité de la définition et de ces critères à la réalité sur le terrain** qui permet de déterminer si on a,



L'accord de paix arraché en Irlande du Nord par Tony Blair selon Richards. (Coopération, 22.4.98)

oui ou non, affaire à une guerre de religion¹³.

Conclusion

On peut à bon droit se demander à quoi sert une telle définition. Loin de vouloir être un jeu intellectuel, elle prétend aider à la compréhension du monde, passé ou présent. Elle ne le fera que si elle rend

compte de la réalité de tels conflits. C'est la condition sine qua non de son utilité. Celle-ci est triple.

■ D'abord, elle permet de **distinguer** et de **nommer**. Rien n'est plus dangereux pour la compréhension du réel que des catégories trop larges et floues. Dans notre monde, il importe d'évaluer correctement les diverses causes de conflit. La

¹³Après une investigation rapide des conflits passés que je connais, et pour me limiter à des régions connues de la plupart des lecteurs, il me semble que quatre conflits présentent ces caractéristiques de manière particulièrement claire, comme des cas d'école. Les trois premiers sont localisés: guerres de Charlemagne contre la Saxe (IX^e), croisade contre les Albigeois (XIII^e) et Reconquista espagnole (XV^e). Le quatrième est plus large dans l'espace et dans le temps: la conquête arabe (VII-VIII^e). Dans ce dernier cas, je renvoie le lecteur à Bat Ye'or, *The Decline of Early Christianity under Islam, From Jihad to Dhimmitude*, Farleigh Dickinson University Press, Madison, 1996, p 43-140. Ce livre a été publié d'abord en français, *Les Chrétientés d'Orient entre Jihad et Dhimmitude*, Cerf, Paris, 1991.

D'autres conflits mériteraient d'être examinés de plus près, dans un sens ou dans l'autre: la conquête turque de l'empire byzantin (la transformation de Sainte-Sophie en mosquée donne à penser), les premiers conflits entre Inde et Pakistan (les mouvements de population ont été immenses pour deux pays dont la culture et l'histoire étaient en grande partie communes), l'Irlande du Nord (où historiquement le choix du protestantisme est plutôt une question de loyauté envers le roi d'Angleterre) et les conflits entre Tamouls et Cingalais (la frontière entre les deux peuples recoupe celle entre bouddhisme et hindouisme). Le cas des Croisades est trop délicat pour que je m'y aventure.

religion en est une, mais elle est loin d'être la seule! Appeler tout et n'importe quoi «guerre de religion», c'est s'assurer de ne jamais rien comprendre.

■ Elle permet de **mettre à l'épreuve** les affirmations de la propagande des deux parties du conflit, ou de certains adversaires de telle ou telle religion. Chaque fois que l'on trouve le mot *jihad* dans un texte, tout l'islam ne va pas nous tomber dessus! Et le bouddhisme n'est pas *ipso facto* un fauteur de guerre s'il a accepté ou causé des conflits mettant en jeu la religion. De même, il ne suffit pas qu'un excité, nommé Thomas Murner, appelle à débattre de la foi à l'aide des piques

pour que la guerre de Kappel soit une guerre de religion. La religion a souvent été instrumentalisée et l'usage d'une définition précise permet de découvrir des traces d'une telle manipulation.

■ Cette définition permet de **mesurer** l'interférence de facteurs non militaires dans ce conflit. Une guerre de religion ne répond pas aux critères militaires ou politiques habituels. Avant d'accuser leurs acteurs de ne pas jouer selon les règles, il convient de vérifier leurs règles.

O. B.

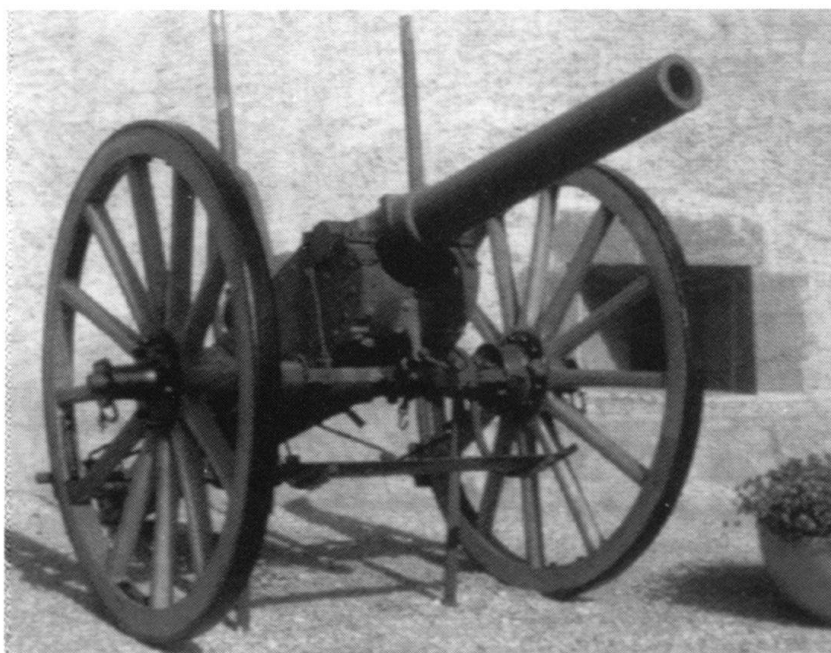
Bibliographie

COLPE, Carsten, *Der «Heilige Krieg»*, Athenäum Hain Hanstein, Bodenheim, 1994.

Collectif, *Glaubenskriege in Vergangenheit und Gegenwart*, Joachim Jungius-Gesellschaft der Wissenschaften, Hamburg, 1996, en particulier les articles de NOTH, Albrecht, «Glaubenskriege der Islam im Mittelalter», p 109-122 et SCHMITHAUSEN, Lambert, «Buddhismus und Glaubenskriege», p 63-92.

Musée militaire vaudois à Morges

Depuis plusieurs mois, des travaux de réaménagement de la Division de l'artillerie étaient effectués dans les sous-sols du château de Morges qui abrite le Musée militaire vaudois. Ils se sont terminés dans le courant du mois de juin et le visiteur peut découvrir une conception entièrement revue et modernisée de la présentation. Le département «Artillerie» a été inauguré le 1^{er} juillet. Jusqu'au 15 octobre, le Musée militaire vaudois présente une exposition temporaire consacrée aux montres de tir suisses.



Canon de campagne 8,4 cm vers 1880.